8° Y² 10906

PIERRE DANINOS

Candidement vôtre



Le Pré aux Clercs

1443342

823

CANDIDEMENT
VÔTRE

8° y 2
109069

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Sang des hommes, 1941, Payot.
Méridiens, 1945, Plon.
Eurique et Amérope, 1946, Plon.
Les Carnets du Bon Dieu (Prix Interallié), 1947, Plon.
L'Éternel Second, 1949, Plon.
Ludovic Morateur ou le Plus que Parfait, 1970, Plon.
La Première Planète à droite en sortant par la Voie lactée, 1975, Fayard.
Made in France, 1977, Julliard.
Le Veuf joyeux, 1981, Julliard.

ESSAIS, RÉCITS

Passeport pour la nuit, 1946, Plon.
Sonia, les autres et moi (Prix Courteline), 1952, Plon.
Les Carnets du major Thompson, 1954, Hachette.
Le Secret du major Thompson, 1956, Hachette.
Vacances à tous prix, 1958, Hachette.
Un certain monsieur Blot, 1960, Hachette.
Le Jacassin, 1962, Hachette.
Daninoscope, 1963, Presses de la Cité.
Snobissimo, 1964, Hachette.
Le 36e Dessous, 1966, Hachette.
Le Major tricolore, 1968, Hachette.
Le Pyjama, 1972, Grasset.
Les Nouveaux Carnets du major Thompson, 1973, Hachette.
Les Touristocrates, 1974, Denoël.
La Composition d'histoire, 1979, Julliard.
La Galerie des Glaces, 1983, Hachette.
Auto-Mémoires, 1984, Plasma.
La France dans tous ses états, 1985, Hachette.
La France prise aux mots, 1986, Calmann-Lévy.
Profession : écrivain, 1988, Hachette.

PIERRE DANINOS

CANDIDEMENT VÔTRE



Le Pré aux Clercs

En couverture : Dessin de Sempé
extrait de l'album *Ames sœurs*,
éditions Denoël.



ISBN 2.7144. 2892.4

Copyright © Belfond - Le Pré aux Clercs 1992

I

Révéré pédagogue,

Vous qui me fîtes naître une seconde fois à quatorze ans, après une scolarité anglo-indienne, en me tendant le biberon de La Fontaine ou en m'initiant aux beautés de la langue voltairienne, vos vœux, reçus à l'instant du Cachemire, me prouvent l'affectueuse fidélité de votre mémoire. Ils m'accompagneront, n'en doutez pas, dans les recherches que je dois accomplir pour l'université de New Delhi sur le comportement du plus occidental des peuples européens, et peut-être du plus curieux.

Car enfin, si l'on a pu dire de l'Angleterre que c'était le seul pays du monde à vous faire sortir de la planète tout en y restant, je me demande si l'on ne pourrait pas en dire autant de la France, tant je m'y sens non seulement désorienté (... quoi de plus normal pour un Oriental ?), mais en dehors de toute géographie.

Je serais même tenté, ayant évoqué ma deuxième naissance, de dire que j'en vis une troisième.

Illusion ? réalité ? Le temps me paraît venu, en tout cas, de vous révéler certaines des circonstances où je vis le jour et de vous dévoiler ce que mes parents me confièrent, dans une intimité progressive, comme un secret. Aujourd'hui j'en suis délié. Ma lettre étant plus propice aux confidences que la conversation, et la seule façon de parler sans être interrompu, je vous écris.

Voilà donc trente-trois ans que je suis venu au monde auprès du Toit du Monde, puisque c'est ainsi que les Français dénomment notre Jardin des Glaces (pour l'Himalaya nous disons aussi Résidence de la Neige, mais je le sais pour avoir résidé en France depuis assez de temps : « Résidence » ferait troisième âge).

Encore faut-il préciser que, si je suis né indien au Cachemire, j'avais été conçu au Ritz. On voit par là combien les voies de la destinée sont insondables, notamment dans les hôtels. Elle m'aura fait fils du maharadjah de Bhavnagar et d'une manucure de Puteaux.

Je voudrais pouvoir en toucher un mot à Darwin... On sait que, jeune naturaliste, il recueillit les premiers matériaux de son *Origine des espèces* en Amérique du Sud. Il aurait pu, loin de la forêt amazonienne, les compléter place Vendôme. Sans doute eût-il été fort étonné de ma naissance :

je le suis encore moi-même... N'y a-t-il pas de quoi le demeurer à être issu d'une putéolienne et d'un maharadjah (naguère possesseur d'un territoire plus grand que la Suisse, ne disposant maintenant que d'un titre sans plus de pouvoir que le duc de Mortemart[1]). On trouve toujours de la logique dans l'inimaginable. Vous-même me l'avez enseigné, cher monsieur Salagnac. Votre destinée en est la preuve : car enfin n'êtes-vous pas le rarissime spécimen d'un Bordelais devenu indien et brahmine[2] ? D'adoption, il est vrai, mais si vous n'aviez pas été consul de France à Srinagar, et si vous ne vous étiez pas lié d'amitié avec mon honorable maharadjah de père, au point de tomber amoureux du Cachemire jusqu'à décider d'y faire retraite, comme aurais-je découvert Rousseau et la princesse de Clèves ?

Je reviens au Ritz, ce qui n'est jamais désagréable. Tout avait commencé dans une suite de ce palace où l'auteur de mes jours, en visite à Paris, finit par demander la main d'une jeune personne à laquelle il avait plusieurs fois confié la sienne.

---

1. Mais qu'il conserve encore lorsque, par exemple, il est nommé ambassadeur à Washington.

2. Appellation de la plus haute caste de l'Inde, celle du savoir. Elle peut être exceptionnellement accordée à un étranger, comme on devient professeur *honoris causa* de Harvard. Le terme de brahmine est employé indifféremment pour un homme ou une femme.

Les suites ont de ces conséquences. Entre autres celle de conduire une manucure de la place Vendôme au pied de l'Himalaya.

On doit ajouter, pour être fidèle à la vérité, que Myriam venait de l'« extérieur » — pas seulement de Puteaux qu'elle habitait, mais d'un salon du Faubourg Saint-Honoré dont les tenants lui permettaient de se rendre au domicile de certains clients. Quoique ce salon se dît de « haute coiffure » (on n'en voit point d'autres), Myriam ne pouvait supposer qu'un « extra » l'élèverait à de tels sommets.

Mon pedigree est plus singulier qu'il ne paraît. Le maharadjah aimant autant qu'il était aimé, et les élans de la passion se trouvant également partagés, j'aurais dû subir les effets du métissage. Or, selon certaines lois de la génétique, formulées par des messieurs aussi considérables que Mendel ou Weismann, l'ascendance paternelle peut dominer. Le contraire arrive également. Voilà pourquoi, ma mère m'ayant porté dans ses flancs au Cachemire après un mariage à Saint-Roch, je naquis aussi indien que français.

★

Encore enfant, lorsque je me regardais dans un miroir, je me demandais si Myriam, étant arri-

vée en Inde enceinte d'un mois seulement, n'avait pas subi les ensorcellements de notre Montagne Sacrée.

Quant à mon père Ram Nath Sing, il attendit ma majorité pour me révéler le trouble où l'avait jeté son inclination. Il pensait souvent aux rites immuables de la société hindoue en général, et de sa caste en particulier. Que dirait-on à Srinagar ? Comment allait-on « percevoir » — verbe ici à la mode — une union consacrée par l'Église catholique ? Pourrait-il même, à l'encontre de certains usages kashmiris, toucher le corps de sa femme pendant sa grossesse ? Oserait-il lui demander de passer son alliance à un doigt de pied ? Et si, comme il le souhaitait sans le dire, elle lui donnait un héritier mâle, admettrait-elle qu'à la mort du maharadjah son fils allumât le bûcher et fendît le crâne du défunt pour libérer son âme[1] ?

De tout cela et de bien d'autres choses, Ram Nath Sing s'inquiétait. Il avait tort : Myriam s'était fort bien faite à son rang. Et puis... une manucure devenue maharani, n'était-ce pas la destinée dont se plaisaient à rêver des millions de jeunes lectrices de *Nous deux* ou de *Confidences*,

1. On peut ne pas croire un Indien à propos de certains usages extravagants. Mais plusieurs témoins occidentaux en ont porté témoignage : ainsi Rose Vincent dans *Mohini* (Le Seuil, 1977) et Mircea Eliade dans *L'Inde* (« Agora », Presses-Pocket, 1990).

où, chaque semaine, une midinette (mot quelque peu désuet auquel on préfère *roturière* car en cette patrie de l'abolition des privilèges on se régale de roture), une *petite roturière* donc, épousait un prince ? Elle retrouvait dans les magazines indiens, *Eve's Weekly* ou *Femina*, les mêmes contes de fées, et voyait les stars du cinéma traitées, encore plus qu'en France, comme des divinités.

Rien là de très changé pour ma mère qui — les « extras » aidant — s'était accoutumée à la lecture de *Vogue* ou de *Harper's Bazaar*. D'ailleurs, toute maharani qu'elle fût, ne restait-elle pas manucure, manucure exclusive de Ram Nath Sing qui n'aurait jamais confié sa main à quelqu'un d'autre.

Pour les choses plus importantes, ce que craignait mon père n'eut pas lieu : Myriam avait bien éprouvé quelque réticence à être dotée d'un nouveau prénom, Geetha, choisi, selon la tradition, par sa belle-famille, mais être appelée Râne Sahiba par son entourage la flattait, comme si le terme de « sahib » la dotait d'une mâle puissance. Contrairement à ce que le maharadjah redoutait, son état d'étrangère ne lui avait causé aucune humiliation ; le point rouge sur le front n'était pas une obligation déplaisante. Non plus que d'avoir à abandonner les minijupes type Twiggy pour s'envelopper de longues tuniques et de saris.

Ce qu'elle admettait moins aisément c'était de ne pouvoir aller déjeuner ou dîner seule au restaurant. Cette sorte de loi non écrite, mais suivie, l'agaçait. Elle se faisait mal aux usages d'un pays où l'on ne s'embrassait pas dans la rue et où le phallus régnait partout dans les sculptures de pierre ou de marbre.

Elle devait l'admettre mieux depuis les explications du maharadjah : il n'y avait pas si longtemps, les futurs prêtres étaient initiés, avant la fin de leur noviciat, aux règles de l'amour édictées par le *Kâma-Sûtra*, les tabous étant dus à l'influence musulmane et surtout à la rigidité des mœurs victoriennes ; la *rule* britannique avait imposé son corset.

Aux étonnements de celle qui découvrait, et de celui qui lui apprenait à découvrir, allait en succéder un plus vif : le mien. Peut-on concevoir qu'avant même de naître un enfant soit remué par son destin ? Ce n'est pas impossible puisque des obstétriciens assurent que la vie intra-utérine peut être agitée par des événements exceptionnels.

Quoi qu'il en soit, fidèle mentor, le fait est là : dès que j'ouvris l'œil (on me l'a raconté), dès que, suivant la coutume de donner à l'héritier mâle un nom rimant avec Srinagar, on m'eut appelé Mazambar, je regardai le monde aussi ébahi que je le suis resté.

A quinze ans, mon regard était le même. Il s'étonnait de tout, il s'étonnait de riens. De ce

qui avait changé comme de ce qui ne changeait pas. Je m'étonnai d'abord de voir tant d'Européens, ou de Japonais, se lancer à l'assaut de nos monts géants. Il est vrai que le nombre de ces intrépides était encore restreint : le chemin du Toit du Monde n'avait pas encore pour jalons les boîtes de conserve Fleury-Michon délaissées par des « alpinistes » peu soucieux de souiller les pentes sacrées devenues sacrées pentes.

Que ces hommes soient qualifiés de « héros » par les journalistes français relatant leur assaut, j'y consens si l'on m'y oblige : après tout, il n'y a pas là d'anachronisme, si ce n'est de langage : l'Himalaya et les Alpes sont nés en même temps ; le premier s'est davantage développé que les secondes — voilà tout.

Mais que les journaux de ces pays aillent jusqu'à traiter de « criminel » un des vierges glaciers profané par lesdits « alpinistes » pour peu que l'un d'eux ait payé de sa vie sa témérité, c'est trop, cher *ponditji*[1], c'est trop...

Et pourtant, qu'il s'agisse du mont Blanc ou de l'Annapurna, ce n'est pas la fatalité qui est cause du trépas, ce n'est pas une audace excessive qui a provoqué la mort : c'est la « montagne qui tue ». A preuve ce titre de journal : « *Le mont Blanc a encore fait huit victimes* »... Jamais il ne

1. « Maître ».

nous viendrait à l'idée d'offenser l'Himalaya en le rendant responsable de huit morts.

★

Puisqu'il est question de morts (en cette douce nation, on ne meurt pas, on décède, c'est moins brutal), il me faut vous dire que la mort n'a pas la même importance partout. Un mort, sur les bords de la Seine, pèse plus lourd que sur les rives du Gange. Vous m'écriviez dans votre dernière lettre que les inondations de notre fleuve bien-aimé avaient jeté hors de chez eux cent trente mille personnes et fait cent cinquante victimes. Dans le quotidien que je lis, ce désastre est signalé en dix lignes — enterrées en « dernière heure » sous deux colonnes rapportant la disparition de trois skieurs dans le massif de la Vanoise. Faut-il préciser que ces imprudents s'étaient engagés, sans guide, dans un couloir d'avalanches, et qu'ils avaient été sauvés à grands frais par un hélicoptère de secours, des chiens, des cordées ? A peine tirés d'affaire, ils invoquaient la météo trompeuse, le vent, une mauvaise signalisation. On peut être certain qu'ils trouveront moyen, à l'aide de quelque mutuelle, d'être remboursés de leur folie.

Un sinistré bengalais, auquel la simple notion de Sécurité sociale demeure étrangère, serait

sidéré en constatant que le remboursement est devenu, au pays de Modigliani et de Gauguin, une manie légale.

J'ai hâte de vous parler d'autre chose que de mort. Il me faut cependant rester là un instant, avant d'y rester tout à fait.

Quoique je balance, à mon âge adulte, entre plusieurs religions, et que celle de la réincarnation me paraisse entre toutes la moins désespérante, aucune ne me satisfait complètement. J'ai beau être rompu aux avatars de Vishnou, à nos bûchers, au sacrifice des femmes qui, malgré une interdiction récente, se jettent dans les flammes pour rejoindre leur défunt époux — un nouvel ahurissement me gagne quand je vois ce qui se passe dans une nation reconnue comme la plus avancée de toutes : celle qui a su assimiler la technique américaine au point de la dépasser et qui, naguère vaincue, aujourd'hui triomphante, inonde la planète de ses voitures, de ses transistors, de ses motocyclettes : je veux parler du Japon où, avant qu'un cercueil ne soit fermé, on place, à côté du défunt, une canne et une paire de souliers pour lui permettre d'accomplir plus commodément son long voyage dans l'au-delà.

Je reste tout aussi décontenancé là où je suis, et me trouve si bien. En cette France très-chrétienne, patrie de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de sainte Thérèse, riche en papes, en cardinaux, en martyrs, et qui se dit Fille aînée de